

SOCIETE DE VOLCANOLOGIE GENEVE

C.P. 6423, CH-1211 GENEVE 6, SUISSE, (FAX 022/786 22 46, E-MAIL: SVG@WORLD.COM.CH)

85 Bulletin mensuel



Nouvelles de la Société	p. 3
Volcan info.	p. 3
Activité volcanique	p. 4-5
Nevado del Huila (Colombie)	
Spécial excursion Guatemala	
Récit de voyage	p. 6-24

DERNIERES MINUTES -DERNIERES MINUTES

ALERTE ORANGE AU REDOUBT (ALASKA)



IMPRESSUM

Bulletin de la SVG No85, 2009, 24p, 270 ex. Rédacteurs SVG: P.Vetsch, J.Metzger & B.Poyer (Uniquement destiné aux membres SVG, N° non disponible à la vente dans le commerce sans usage commercial).

Cotisation annuelle (01.01.08-31.12.08) SVG: 50.- SFR (38.- Euro)/soutien 80.- SFR (54.- Euro) ou plus.
Suisse: CCP 12-16235-6

IBAN CH88 0900 0000
1201 6235 6

Paiement membres étrangers:
RIB, Banque 18106, Guichet 00034, N° compte 95315810050, Clé 96.

IBAN (autres pays que la France):

FR76 1810 6000 3495 3158 1005
096 BICAGRIFRPP881

Imprimé avec l'appui de:



et une Fondation Privée

Depuis le 24 janvier 2009, une crise sismique laisse craindre une évolution possible vers une éruption comparable à celle de 1989-90, avec l'émission d'importants panaches volcaniques. Le 9 février 2009 la crise se poursuit [<http://www.avo.alaska.edu/>]



Creator: McGimsey, Game
Image courtesy of AVO/USGS.
Please cite the photographer and the Alaska Volcano Observatory / U.S. Geological Survey when using this image



Activité éruptive au sommet du volcan Fuego, Guatemala, décembre 2008 (© Photo Dr. J.M. SEIGNE)

RAPPEL : BULLETIN SVG SOUS FORME ÉLECTRONIQUE ET SITE WEB

En plus des membres du comité de la SVG, nous remercions C. SCHNYDER ET J.M. SEIGNE pour leurs articles, ainsi que toutes les personnes, qui participent à la publication du bulletin de la SVG.

Les personnes intéressées par une version électronique du bulletin mensuel de la SVG à la place de la version papier, sont priées de laisser leur adresse électronique, avec la mention bulletin, à l'adresse suivante :

membresvg@bluemail.ch et... le bulletin du mois prochain vous parviendra encore plus beau qu'avant ■

SVG



Le site web de la SVG est accessible. Son adresse est facile:

www.volcan.ch



NOUVELLES DE LA SOCIETE -NOUVELLES DE LA SOCIETE -NOUVEL- REUNION MENSUELLE

Nous continuons nos réunions mensuelle.

La prochaine séance lieu le:

lundi 16 février 2009 à 20h00

dans notre lieu habituel de rencontre situé dans la salle de:

MAISON DE QUARTIER DE ST-JEAN
(8, ch François-Furet, Genève)

Elle aura pour thème:

**VOLCANS AU PAYS DES MAYAS (GUATEMALA)
EXCURSION SVG 2008**



Nous irons sur les traces des participants à l'excursion SVG 2008, avec une introduction de T.Basset, qui a guidé l'excursion puis les images de nos membres de ce pays où pas moins de trois volcans sont en activité quasi-permanentes. Ne manquez donc pas cette soirée particulière ■



MOIS PROCHAIN

Pour la séance du lundi 9 mars, nous partirons pour une destination exceptionnelle: nous irons sur l'île de **Déception et la Péninsule Antarctique** avec des images D.Corneloup. En plus nous aurons un document vidéo rare sur l'effondrement du **Dolomieu**, au Piton de la Fournaise en 2007 ■

VOLCANS INFOS -VOLCANS INFOS -VOLCANS INFOS -VOLCANS

T.Basset nous communique:

«Le 4 mars prochain sera diffusé dans l'émission «Passe-moi les jumelles» sur TSR1 un reportage sur l'Islande tourné lors de mon trek de l'année dernière. Au vu des conditions météo, des lumières et du tournage effectué en haute définition, les images s'annoncent splendides!» Thierry BASSET, géologue-volcanologue, docteur ès sciences Voyages, excursions et conférences à thèmes géologiques www.thierrybasset.ch ■

TV-VOLCANS



**«Passe-moi
les
jumelles»**

TSR1 le 4 mars 2009



ACTIVITE VOLCANIQUE - ACTIVITE VOLCANIQUE - ACTIVITE VOLCANIQUE

EVOLUTION DE L'ACTIVITE DU NEVADO DEL HUILA (COLOMBIE) : croissance d'un dôme latérale

Texte C.Schnyder

Le volcan colombien Nevado del Huila, situé à 285 km au sud-ouest de Bogota, culmine à 5364 m. d'altitude, ce qui en fait le plus haut sommet de la Cordillère des Andes centrales colombiennes. Ce volcan possède une morphologie un peu atypique, puisqu'il s'étire sur 16 km sur 11, avec 170 km² de superficie totale. Cet appareil forme une longue crête composée de plusieurs sommets dénommés du nord au sud, Norte, La Cresta, Central et Sur. Un grand glacier recouvre le volcan, alimentant deux rivières à l'est et à l'ouest.

La base de ce volcan est caractérisée par des produits d'une activité effusive, alors des dômes et des dépôts pyroclastiques issus de la désintégration de ces

dômes occupent la partie supérieure. Les laves sont majoritairement de composition andésitique, quelques termes plus acides, comme les dacites, peuvent parfois s'y retrouver. Le Nevado del Huila aurait connu une activité explosive vers 1550. Depuis, seule une activité fumerolienne persistait sous le sommet de La Cresta.

En février 2007, le volcan s'est réveillé après plusieurs semaines de sismicité. Des éruptions hydrothermales se sont produites régulièrement, alimentant quelques lahars qui se sont épanchés principalement vers le sud, dans le rio Suez, sans faire de victimes mais avec des dégâts matériels importants. Le 20 novembre 2008, vers 21h45, une puissante phase explosive détruisit un dôme mis en place quelques mois plus tôt, avec l'émission d'un panache de téphras atteignant 15 km de hauteur. Des lahars dans les rios Paez et Bellavista causèrent la mort et la disparition d'une vingtaine de personnes. Plusieurs centaines d'habitants des villages environnants furent évacués.

Un trémor harmonique a été constaté par le service géologique colombien début décembre signalant la montée du magma, et au mois de janvier un nouveau dôme de lave a été constaté



Carte des cordillères colombiennes, avec le volcan Nevado del Huila, au sud. © Ingeominas



Vue du massif en 1997 (©Ingeominas)



Vue du lahar d'avril 2007. © Ingeominas



Vue des champs fumerolliens perçant le glacier, avant 2007. © Ingeominas



dans le petit cratère latéral ouvert siège des précédentes manifestations hydrothermales. Fait curieux, ce dôme s'est mis en place de façon très asymétrique, sur le flanc du pic nord. Sur les photos se remarquent la présence d'aiguilles, témoignant de la viscosité importante de la lave. Cette viscosité peut également être mise en évidence par l'intervalle de temps important entre les premières éruptions hydrothermales (février 2007) et l'apparition de ce dôme en décembre 2008, soit quasiment 2 ans. Début 2009, cette extrusion mesurait 400 m de long, 150 m de large pour 120 m de haut.

De par sa position instable, si ce dôme continue sa croissance, il pourrait générer des coulées pyroclastiques en cas d'effondrement ou d'explosions, alimentant peut-être d'autres coulées de boue dévastatrices. Il faudra sans doute attendre plusieurs mois pour que des échantillonnages puissent être faits et que des analyses détaillées des produits émis soient publiées. Une caméra située au SSW du volcan peut être vue sur le site Internet de l'Ingeominas. [http://intranet.ingominas.gov.co/webcam/popayan/webcam_Huila.html]

Sources Internet :

<http://intranet.ingominas.gov.co/popayan/Generalidades> (Observatoire de Popayan).

<http://www.volcano.si.edu/world/volcano.cfm?vnum=1501-05=&volpage=weekly> (Site de la Smithsonian Institution)



Délimitation du cratère (orange) et du dôme (jaune) © Ingeominas



Vue du Nevado del Huila, 29.01.2009. © Ingeominas



RECIT VOYAGE RECIT VOYAGE RECIT VOYAGE RECIT VOYAGE RE- QUE LA FÊTE COM- MENCE ... !

Voyage de la SVG au pays
des Mayas (Guatemala)
du 29 novembre au 12
décembre 2008

Texte et images*
J.M. Seigne

* sauf mention



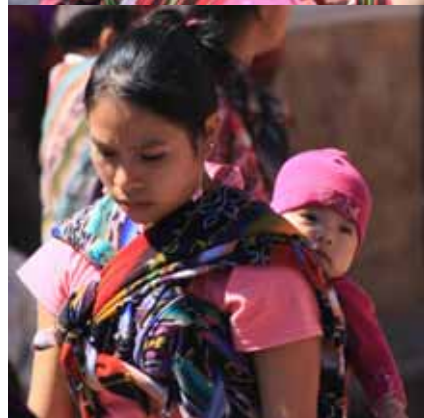
L'auteur



Thierry



Emmanuel



Que pensez-vous de la possibilité d'observer en l'espace de 10 jours, sur une centaine de kilomètres de distance, trois volcans en éruptions ? Ce n'est probablement qu'au Guatemala qu'une telle occasion est aujourd'hui offerte aux chasseurs de cônes productifs, qu'ils soient de nature grise ou rouge (les cônes, pas les chasseurs, quoique...) Ok, cette introduction de votre dévoué chroniqueur n'a rien de très original, mais va expliquer la réussite parfaite de cette « excursion », menée conjointement par Thierry Basset et son homologue local Emmanuel de l'agence Maya Explorer. Le cadre étant posé, reste à remplir les cases d'une bonne hotte de souvenirs colorés et animés. On est en Amérique latine, quoi ! Et de bonne humeur.

Samedi 29 novembre : le jour le plus long

+ sept heures. Comme ça, on a l'impression de plonger lentement dans un bain d'exotisme, pas forcément tranquille, en en sussurant d'avance la saveur. Dans l'autre sens (vers l'est), le programme d'un voyage commence immanquablement par être écourté et parfois difficile à rattraper. A la nuit tombante, l'énorme Airbus A 340 d'Iberia se faufile entre les immeubles – au vu de la forte sismicité locale, je n'ose pas parler de gratte-ciel – jouxtant la piste d'atterrissage de l'aéroport *La Aurora* de Guatemala Ciudad. Ville d'un million d'habitants, sise opportunément à 1500 mètres d'altitude. En ce début de la belle saison sous ces latitudes, on profite de la polaire coupe-vent à tout instant.

J'ai déjà dit deux fois « on », alors les présentations s'imposent. D'abord les dames: Hilke, membre de la SVG de ses débuts à nos jours, et parmi les fidèles aînées du CAS. Josiane, intrépide voyageuse et alerte marcheuse, forcément plus discrète que tous les volcans qu'elle a déjà visités. Eliane, la jeunette du groupe, du signe du Lion, *Lilou* pour les intimes, et sa caméra sur pied partout où cela est possible. Non, j'en n'oublie pas. Elles ne sont bien que trois. Puis les messieurs, dans l'ordre de la liste de Thierry. Raphaël, le passionné et enthousiaste, sur le point de maîtriser en un rien de temps son tout nouveau et premier réflex numérique Nikon. Hervé, représentant le comité central de la SVG, webmaster du site internet, encore marqué par son voyage en Papouasie - Nouvelle Guinée il y a dix ans. Gad, le pédagogue et intellectuel de l'équipe, voyageur expérimenté, toujours prêt à vous sortir une anecdote fine et savoureuse. Daniel, et son accent jurassien puissant comme un tonnerre, force de la nature aussi, habitué des voyages de Thierry, et dépourvu d'adresse courriel. Denis, qui nous vient du pied du Mont Ventoux, mon contemporain à un jour près, bon vivant, sitôt adopté par d'autres. Roberto, maître en plaisanterie et discoureur apprécié, à l'aise sur le terrain comme à la table. Laurent, autant philosophe qu'au top de l'informatique, soutien à distance de notre malchanceux navigateur circumterrestre Dominique Wavre. Claude, retraité et bâtisseur, force tranquille, mon voisin de chambre, émigré de son canton de Vaud sur un haut plateau valaisan. Gilbert, tout aussi retraité, discret et appliqué, qui en a vu du pays de par le monde et des volcans en particulier, tout aussi dépourvu d'E-mail. François l'administrateur, peut-être le plus récent amateur de ce type de voyage, prêt à défier leurs difficultés, à l'aise sur les marchés et fin connaisseur des rouages de l'Etat. Thierry, qu'il me pardonne, mais que je ne présente pas, au curriculum tel que la « toile » regorge de ses activités et mérites. Enfin il manque quelqu'un, puisqu'il n'est pas d'usage de parler de soi. Deux caractères communs aux membres de cette équipe: bonne humeur et cordialité.

A peine débarqués à l'hôtel *Stofella*, tenaillés par la faim (on est décidément loin, dans ces avions, de la gastronomie des *Constellations de la TWA*) nous



partageons in corpore au snack d'en face une première assiette locale, et son incontournable *Gallo*. Ainsi s'achèvent près de 24 heures de veille. Demain, action !

Dimanche 30 novembre: le rouge du Pacaya

Le toit plat de l'hôtel est idéal, bien que rase-motte par rapport aux immeubles voisins, pour découvrir le cône parfait du volcan Agua (3760 m), à 30 km au sud-ouest du centre-ville. J'en reparlerai depuis Antigua ! A 8h30 ce dimanche, la circulation est fluide le long de l'avenue rectiligne en direction de la carte en relief du pays, dressée dans un parc au nord. L'échelle horizontale est au 1/10'000 me (1 mètre = 10 km), la verticale au 1/2000 me (1 mètre = 2000 mètres). Un brin pointues quand même les montagnes ainsi déformées. Une échelle verticale plus grande eut été plus naturelle, bien que moins frappante. Elle a été réalisée en 1905 puis restaurée il y a une dizaine d'année. Le dôme du Santiaguito, apparu en 1922, n'y figure pas, puisque l'explosion du flanc ouest du Santa Maria s'est produite peu avant la construction, en 1902.

Brève de bavardage, il est temps de gagner par la folle autoroute menant au Pacifique le petit village de *San Francisco de Sales*, sis à 2000 m sur le flanc nord du volcan Pacaya. Les traces d'une ancienne caldeira, celle du lac Amatitlán, d'âge quaternaire, sont visibles à faible distance du stratovolcan actuel, qui culmine à 2552 m. Bêtes et hommes chargés, nous atteignons par une marche facile et la plupart du temps à l'ombre de la forêt, en 1 h 30 notre emplacement de bivouac, à 2230 m. L'endroit est dégagé, face à la cime active et ses coulées récentes. Mais à cette heure de l'après-midi, c'est le brouillard qui nous sert de toile de fond. On se trouve en fait sur ce qui reste de l'ancien dôme qui s'est effondré il y a 1100 ans, laissant un vaste cratère ouvert au sud-ouest. Le cône actif actuel, le cône *MacKenney*, s'est édifié à l'intérieur de celui-ci.

Vers seize heures, nous partons vers les coulées actives, sur le flanc sud du volcan. Descente ultrarapide dans des cendres puis remontée pénible, de plus en plus raide, à la limite cône-coulées, jusqu'à la bouche effusive. La chaleur est vite éprouvante. Un solide pantalon et des chaussures montantes sont indispensables. On a l'impression de marcher sur une coquille d'oeuf brisée, à quelques décimètres de la lave rougeoyante. D'ailleurs ça sent le pneu brûlé. Nos semelles souffrent. Des touristes insensés sont en short et baskets, agrippés à leur bâton de bois !

Je préfère la lumière tombante à la nuit complète. L'histogramme de la luminosité et des couleurs est bien plus étalé. Le flux magmatique s'échappe en crépitant, tel un monstre au regard insoutenable. Coup de feu au visage. En amont de



Le volcan Agua depuis la capital



Bouche effusive Pacaya, novembre 2008



la zone éruptive, la pente en direction du sommet, 300 mètres plus haut, est à 50 degrés. Elle me rappelle celle du Lopévi, volcan du Vanuatu en éruption fissurale de flanc, que nous avons survolé en 98 en rentrant du Bembow vers Port Villa.

On est de retour au camp vers 19h30, marqué par la fatigue d'un lendemain de voyage, la chaleur subie, la faim, la soif, l'effort physique aussi. Je fais l'impasse sur le souper, hormis quelques barres de céréale, et regagne ma tente sans plus attendre. Je sais que Thierry est reparti avec d'autres voir les coulées de loin depuis l'extrémité du *rempart* (comme on dirait à La Réunion). Jeunesse et santé font bon ménage !



Lundi 1 décembre : au bord du cratère sommital

Lever à six heures, toujours en plein brouillard. Départ vers neuf heures pour le sommet, ciel serein. Josiane en perd sa semelle, sitôt réparée par le guide en deux coups d'alène avec un lacet. 300 mètres d'ascension et beaucoup d'arrêts. Sur notre gauche plusieurs coulées récentes en direction du village. Le Pacaya, en éruption quasi permanente depuis 1965, a fini par déborder de l'ancien cratère ! Avertissement sans frais. Pause technique à dix minutes du faite. On met les casques, car une explosion strombolienne, bien que peu probable, est toujours possible, et plus forte que les autres aussi.



Le sommet des volcans Agua et Acatenango se dévoilent au moment où le cratère béant est à quelques mètres de nos pieds, orné de soufre sur ses derniers mètres. Instants précaires et intenses. Pas question de trainer là plus que de raison. Le pique-nique, c'est pour tout-à-l'heure, un peu plus bas. Certains, fascinés par la bête, tardent à redescendre ! Une petite heure jusqu'au camp, d'abord à pas de géant dans les cendres, puis horizontalement le long du rempart, puis à travers un chaos de laves AA, pahoehoe, cordées, nappées. Le camp promptement plié, nous sommes salués par un beau panache polychrome de fines particules et de gaz, sitôt emporté vers le large, c'est-à-dire le Pacifi-



Rebord caldera du Pacaya, avec en arrière plan l'Agua, l'Acatenango et le Fuego



Photo H. Stihoul

Survol sommet Pacaya

que. Enfin, de retour au village, au bistrot du coin, une bonne cerveza Gallo, fraîche à souhait, et du consistant dans l'assiette. Le bus est là, avec nos bagages, pour nous conduire à Antigua, en reprenant en sens inverse un bout de l'autoroute de la mort, puis des routes secondaires bien plus agréables.

La ville d'Antigua (1530 m) figure au patrimoine de l'humanité, gérée par l'Unesco. Elle naît sur une carte de mars 1543, comme capitale coloniale du Guatemala, en remplacement de celle anéantie par une coulée de boue du volcan Agua en 1541, appelée maintenant *Ciudad Vieja*. Antigua s'est développée durant deux siècles, avant d'être complètement détruite par un tremblement de terre le 29 juillet 1773. Fort heureusement reconstruite, elle n'en reste pas moins à la merci de trois volcans, non des moindres : l'Agua, l'Acatenango et le Fuego. La terre y continue de trembler, disons usuellement. Elle compte 45'000 habitants. Nous descendons à l'hôtel *Posada del Hermano Pedro*, un étage sur rez, au charme évocateur des meilleurs documentaires sur la colonisation espagnole.

Malgré le temps couvert, une flânerie dans les ruelles et le *Parque Central* s'impose. Sa fontaine centrale est ornée, aux quatre bissectrices des points cardinaux, d'une statue de femme, de type indienne, dont les seins protégés des mains aspergent le bassin de deux vigoureux filets d'eau. Allégorie ? Noël arrive. Des guirlandes de leds entourent troncs d'arbres et branches principales en spirales continues, comme autant de serpents-lianes dressés vers la canopée. A l'opposé de ces visions idylliques, toute porte donnant accès à une banque, bijouterie, service de l'Etat, galerie d'art est ostensiblement gardée par un vigile en uniforme et armé d'un fusil-mitrailleur. Pour autant, le tourisme représente depuis peu la première source de revenu du pays, devant le café, la canne à sucre et la banane. J'en reparlerai plus loin, à propos de la plaine côtière pacifique, dont nous parcourerons une centaine de km en fin de voyage.

Mardi 2 décembre: d'Antigua à la caldeira Atitlán

Toute la journée, nous allons être accompagnés d'une voiture de gendarmes. Emmanuel nous explique que c'est obligatoire pour les cars de tourisme, circulant sur des petites routes secondaires. Le pays est sorti il y a quelques années seulement d'une longue guerre civile de près de trente ans, et des quantités



Au sommet du Pacaya



Antigua





d'armes restent disséminées dans les campagnes. Certaines régions sont moins sûres que d'autres – des brackages ont été commis, voire des kidnappings – et prévenir est mieux que guérir. On ne sait ce qui nous interpelle le plus: se savoir escortés par deux hommes en uniforme et armés, où simplement revêtir une pareille dignité, proche de celle d'un énarque.

A dix heures trente, les dignitaires sont à l'ordre de Thierry, qui commence très sérieusement à nous parler de son volcan, l'Acatenango, ci-devant majestueux,

face à une station d'essence gardée bien entendu. Pour rappel, il en a fait l'objet de sa thèse de doctorat, de 230 pages, parue en 1996 sous le titre: *Histoire éruptive et évaluation des aléas du volcan Acatenango (Guatemala)*. Ce Seigneur (qui ne fait pas d'anneaux) en profite pour s'adonner à quelques éructations, parfaites pour une mise en bouche, si j'ose dire ! A peine plus loin sur la route du Pacifique, les pseudoVIP se retrouvent dans le *barranco Honda*, parmi les immondices, puisque de lahar-là, il n'y en a pas eu depuis quelques temps. Mais l'endroit est représentatif du danger encouru par les populations et les voies de communication.

Sans revenir à Antigua, par des petites routes de montagnes, nous passons un col à 2500 m, à 4 km à vol d'oiseau au nord du sommet de l'Acatenango (3976 m), avant de redescendre sur La Soledad, le village de Roberto, le plus vieux guide du volcan, que Thierry est tout heureux de retrouver. C'est de là que part le sentier pour le sommet, 1550 m plus haut. Horaire: 4 heures. Ça vous convient ? Ce sera pour une autre fois. En-haut il y a un beau cratère et une vue saisissante sur le sommet du Fuego (3763 m), 3 km plus loin.

Plus on s'approche de la caldeira Atitlán – allez ! je vais lâcher le superlatif en matière de paysage volcanique: l'un des sept plus fascinants de la planète – la hauteur des dépôts de ponce, dans lesquels la topographie du terrain est entièrement retaillée, augmente à des valeurs de plusieurs dizaines de mètres. Et là je reprends les lignes de Thierry dans son opuscule sur le présent voyage de la SVG: « *Les caldeiras sont les résultats d'éruptions ... explosives colossales ayant eu lieu ... durant les 300'000 dernières années. Les 4 caldeiras reconnues au Guatemala sont à l'origine de 30 couches de pon-*

ces ... Leur volume total est estimé à environ 1000 km³, soit 1000 milliards de m³, ce qui correspondrait à une couche de 24 mètres d'épaisseur répartie uniformément sur toute la Suisse. Une de ces couche représente à elle seule un volume d'environ 600 km³... L'éruption à l'origine de ce dépôt s'est déroulée il y a 84'000 ans et a créé un énorme cratère, la CALDEIRA ATITLÁN, dont le diamètre est de 20 km. En comparaison, l'éruption récente du volcan Pinatubo aux Philippines, avec ses 10 km³ de ponces émises, apparaît comme un vulgaire pétard mouillé ! »



Explosion au Fuego



Nous y arrivons à un point d'observation idéal, en fin de journée, alors éclairée en contre-jour – bonjour les photos sans pare-soleil et filtre polarisant ! - le mirador de *Santa Catarina Palopo* à 2145 m. A vous le plaisir de décrire en vos propres termes les photos en illustration. On en a tellement plein les yeux que la fin de journée demeure illuminée par cette beauté jusqu'à l'heure du coucher, à l'hôtel *Cacique Inn* de *Panajachel*, haut lieu du tourisme guatémaltèque.

Mercredi 3 décembre : la caldeira Atitlán et ses sentinelles

Elles sont trois, fidèles au poste bien avant le lever du soleil : l'Atitlán, le Tolimán et le San Pedro. Ce sont trois stratovolcans quaternaires, fruits des plus récentes et ultimes activités volcaniques de la région au cours de ces 50'000 dernières années. Tous dépassent les 3000 mètres, et même 3500 m pour l'Atitlán. Je



Photo C. Pitret

A Santiago d'Atitlan



Au bord du la Atitlán, avec le Toliman et le San Pedro

me régale à tirer leur portraits, au jour naissant, leur robe s'étalant aux rives d'un lac d'huile, à peine ridés des coups de pagaies de kayakistes.

Nous embarquons vers neuf heures sur une sorte de *mouette** rapide, propulsée par un puissant moteur hors-bord, tous harnachés d'un gilet de sauvetage (très pratique avec l'appareil de photo en sus !), pour se rendre au point de départ de notre excursion le long de la rive nord du lac : un petit village idyllique nommé Santa Cruz de Atitlán. J'ignore si le lac Atitlán est aussi protégé par l'Unesco, mais si ce n'est le cas, la catastrophe écologique est imminente, en terme de massacre des rives. Les paysans vendent leurs terres d' *en bas* et retournent vivre *en haut* de la caldeira, passant du statut de petit producteur agricole plus ou moins autarcique, à celui de l'arbin-jardinier-garde exploité par des riches nationaux ou étrangers (pas seulement des américains, mais aussi des nordiques européens), prêts à commettre toute hérésie en matière de construction. Encore plus grand, plus luxueux, plus lissé, plus n'importe quoi, toujours dans l'idée d'investir, frimer, s'assurer d'une longue retraite tranquille, etc.**



Volcan San Pedro

[* On nomme ainsi à Genève les petites embarcations à moteur assurant le trafic lacustre local.

**Maurice Chappaz, qui vient de décéder au moment où je termine ce texte, écrivait à l'époque de nos randonnées communes à peau de phoque en Valais son fameux livre: Les maquereaux des cîmes blanches... traitant avec force courage et talent de ce sujet dans nos chères Alpes.]



Atitlan et Toliman



Chichicastenango



Photo L. Quellet

Le sentier, magnifique, escarpé mais sans aucun danger, doit de plus en plus contourner ces nouvelles propriétés privées, toutes enchiennées* comme autant de Guantanamo... Mais le paysage, que du bonheur pour les yeux, face aux sentinelles. Plantations de caféiers, toujours à l'ombre d'autres essences, champs de maïs, frondaisons colorées, plantes ornementales (chez nous) géantes ici ... Trois heures de suée par 28 degrés ambiants. Pour au moins une découverte géologique d'importance: un morceau de granite parmi les tephras d' il y a 84'000 ans. Authentifié par Thierry. Du plutonique au sein de volcanique ! Ça en dit long sur la genèse de ces lieux. [*Ce néologisme vient de moi, tellement remonté à cet instant par la bêtise et la vanité humaine.]

On réembarque à Tzununá pour une traversée vers le gros bourg de Santiago Atitlán, au pied du volcan Tolimán. La première visite, en guise d'apéritif (on a une de ces faim !) est pour *Maximón*. C'est l'effigie de San Simón pour les espagnols, divinité vénérée dans toute la région des Hautes Terres, installée dans la maison d'un membre d'une confrérie maya catholique. Ici, c'est une statue de bois drapée d'écharpes, qui fume le cigare. Sa chambre est ornée de fruits, d'ampoules électriques criardes, d'autres effigies de Jésus-Christ et des saints chrétiens se tiennent à ses côtés. Vous avez dit bizarre ? Il faut comprendre qu'un synchrétisme s'est opéré dès le début entre les croyances mayas et la religion catholique introduite par les conquérants espagnols. Ainsi, Marie est en général associée à la lune et aux étoiles, tandis que la figure de Dieu ou celle de Jésus représentent le soleil.

Le village doit vivre en bonne partie du tourisme car on n'y voit que des échoppes de souvenirs, et les sollicitations mercantiles sont omni-pressantes. Bien des nôtres s'y laissent prendre, gagnés d'empathie. Le retour à Panajachel (à 40 km/h au GPS) n'est pas une berceuse. C'est comme une fuite devant le panache nuageux grandissant du San Pedro, imitant à s'y méprendre son équivalent phréato-magmatique, en d'autres lieux.

Jeudi 4 décembre : jour de marché à Chichicastenango

Etape de transition comme on dit. Mais quelle transition ! Vers le pays *Quiché*, au-delà de la Panaméricaine, une ville de 50'000 habitants sise à 2000 mètres d'altitude, Chichicastenango. Encore imprégnée de chamanisme, c'était déjà une importante ville marchande bien avant la conquête espagnole, sous le nom de *Chaviar*. Le parvis de l'église (qui date de 1540) est animé de rituels mayas et des volutes d'encens de résine de copal envahissent les marches d'escaliers. Je découvre deux musiciens perchés au sommet de son frontispice, un flûtiste et un tambour, coiffés de leur inséparable chapeau de cow-boy.

Jeudi est jour de marché. C'est le moment de faire ses emplettes. Chacun y va de sa découverte, veillant à ses affaires et misant sur la discrétion pour photographier. Les touristes étant peu nombreux, on est élevé très vite au rang d'*amigos* et sollicité de toute part. Les prix sont dérisoires pour nous et il convient de ne pas en profiter en marchandant plus que de raison. Je finis par « lâcher prise », soutenu par le tempérament généreux de Raphaël, et – pur exercice d'improvisation- m'en revient au dîner les bras chargés de cadeaux de Noël.

De retour sur l'*Interamericana*, on peut constater que celle-ci devient une véritable autoroute à 4 pistes, où les conducteurs de bus officiels (dont un parc important de vieux bus scolaires américains folklo, polluants et bruyants) s'adonnent entre eux à des courses démentes. Nous la suivons sur une cinquantaine de km, toujours taillée dans des amoncellements de ponces, jusqu'à l'embranchement pour Quetzaltenango, après avoir franchi une montagne à près de 3000



mètres. Peu avant d'arriver à cette ville, sise à 2335 m, un crochet vers le village de San Andres Xecul nous permet d' admirer la surprenante façade de son église, peinte en jaune, et chargée de motifs naturalistes et religieux.

Vers 18 heures, à la nuit tombante, notre chauffeur se mesure à un dédale de ruelles avec une efficacité remarquable, pour atteindre le parking de l'hôtel *Bonifaz*. Celui-ci donne sur le *Parque Centroamericana*, en plein effervescence. Cela promet une nuit difficiles à ceux qui ne disposeraient pas d'obturateurs de CAE*. La ville, aussi nommée *Xela*, son nom quiché, est la seconde du pays en nombre d'habitants (150'000). Elle connut une époque florissante à la fin du XIX me siècle, grâce à la culture du café, brutalement interrompue par un tremblement de terre et l'éruption du Santa Maria en 1902, qui la détruisirent en grande partie. Elle est aussi exposée à un autre volcan, plus menaçant encore, le Cerro Quemado, un complexe volcanique de dômes et de coulées à blocs, dont la dernière éruption date de 1818... [*CAE =conduit auditif externe.]

Vendredi 5 décembre: aux premières loges du Santiaguito

Lever très tôt. Une petite heure de marche à la lampe frontale, au flanc du Santa Maria. C'est que le spectacle n'attend pas, brouillard oblige. Alors mieux vaut être à l'heure. En fait, la météo va nous déjouer les statistiques ces deux prochains jours, en notre faveur. 250 mètres de montée, puis, quittant le sentier du Santa Maria, une traversée plus ou moins horizontale (sur un volcan actif, les bisces tu oublies !) conduit au lieu d'observation, une sorte de terrasse déboisée. Deux km plus loin, 250 m en contrebas, le dôme actif du Santiaguito, en éruption péleénne discontinue depuis 1922, l'un des volcans les plus dangereux de la planète. A la jumelle ou téléobjectif puissant, on distingue très bien au faite de l'édifice les énormes blocs gris de lave visqueuse, en constante production, entre lesquels les explosions phréatomagmatiques génèrent en quelques secondes des panaches atteignant plus d'un km de hauteur.



San Andres Xecul



Quetzaltenango



Depuis le NNE

Nous restons là près de quatre heures, tant que la vue reste dégagée, dans l'attente d'un phénomène encore plus spectaculaire que le précédent. Et voilà-ti-pas que je me coince le dos, comme ça, sans raison autre qu'un sac trop lourd (bouffe commune, 2 litres d'eau, pique-nique, trépied, objectif 200 mm, réflex, jumelles, doudoune, petits accessoires, ça va vite). Dire qu'il y avait des porteurs. La galère qui commence, pour combien de jours ? Faudra bien arriver à bout de la montée d'aujourd'hui et atteindre le sommet du Santa Maria à 3772 m. Ah, ça ira ! Quitte à être moins gourmand là-haut en matière de déplacement, vitesse d'exécution, recherche de prise de vue, etc. Merci Claude, pour tes coups de main, ça m'a vraiment bien aidé.



Détail dôme



Il y en a pour les oreilles aussi. D'emblée, on devine l'intensité de ce qui va suivre, au bruit. Un peu comme l'envol d'un 747. Même à cette distance, que je ne qualifierais pas d'immanquablement raisonnable, c'est impressionnant, avec le sol qui tremble, en sus. On s'apprête à retourner sur nos pas, lorsque survient peut-être la plus belle, en dehors des heures... Merveilleuse nature ! Salut à Gad et François, qui ne sont pas candidats au sommet du Santa Maria. Je faillis renoncer également. Restent 1200 m. Histoire de trois heures au final. Le sommet atteint, on redescend une centaine de mètres côté précipice, dans le brouillard, jusqu'à un étroit replat: véritable nid d'aigle, avec une vue ... d'avion sur le Santiaguito, plus de mille mètres en contrebas. En distance horizontale, nous sommes à environ 2 km du dôme actif. Les tentes sont déjà montées par les porteurs, une veine. Second coup de chance: le ciel se dégage en soirée, juste pour le coucher du soleil. Une ambiance, des couleurs. Extraordinaire.

Samedi 6 décembre: du sommet du Santa Maria



Un petit rappel, indispensable, pour qui ne connaît pas l'histoire récente du Santa Maria*. Depuis l'arrivée des Espagnols en 1524, ainsi durant plusieurs siècles, ce volcan ne connut aucune d'éruption. Il était boisé jusqu'au sommet, semblant complètement éteint. Le 24 octobre 1902, son réveil fut terriblement brutal. Il envoya une colonne éruptive à plus de 35 km d'altitude et répandit 20 km³ de ponce et de cendre sur l'ouest du Guatemala et une grande partie du Mexique. Le chiffre de 6000 victimes établi à l'époque par le gouvernement est considéré

[*Je reprends en partie le texte de Thierry.]



Photo L. Quillet

Celle de 9h30

comme largement sous-estimé. C'est tout son flanc sud qui fut pulvérisé, ne laissant qu'un « toit » d'environ 100 mètres de haut à l'édifice de ce côté-là. On campe aujourd'hui juste au bord de cet abîme de mille mètres. Le Santiaguito s'est construit depuis près d'un siècle à la place, en dômes successifs, s'effondrant en nuées ardentes tout aussi désastreuses pour les populations. Ce fut une des éruptions les plus violentes recensées au XX^e siècle.

A peine réveillé, j'entends le début d'un chuintement, alors qu'une faible lumière du jour éclaire la tente. Il n'y a pas une seconde à perdre. C'est l'express de 6 heures. Pas un nuage. En appui sur ce que je trouve, réglé à 400 ASA (bien peu, c'est bête), au quinzième (ça passe juste grâce à mon objectif stabilisé) j'engrange toute la scène. C'est nettement meilleur avec le polarisant, même si je perds un diaphragme. La hauteur du panache dépasse la nôtre, ce qui correspond à plus de 1000 mètres, en deux ou trois minutes. Le seconde explosion survient à 8 heures, à la minute près. Elle dure environ cinq minutes: son som est *suricate*, sans hésitation. Inutile de vous dire pourquoi. Celle qu'on attendait pour les photos. Trois quarts d'heure plus tard, vers l'est, s'élève à son tour un immense panache du Fuego. A neuf heures trente, une belle dernière (?) donne le signal du retour, tout aussi photogénique, malgré une lumière plus écrasante.



«Le suricate», voir aussi p.24



Photo D.Ligier

Eaux chaude Zunil*Aiguilles de lave du Cerro Quemado et la ville de Quetzaltenango**Coulée de 1818, avec en arrière plan le Tajumulco*

Les derniers à quitter le camp auraient vu celle ... de 10 heures, qu'on n'attendait pas si tôt, tandis que les premiers entament la descente, à l'opposé, versant nord, sans rien remarquer. Du sommet du Santa Maria (puisqu'il faut obligatoirement y repasser), la vue en direction est porte sur une chaîne de volcans très spectaculaire, unique sur la ceinture de feu du Pacifique: au premier plan le San Pedro, puis le Toliman et l'Atitlan, puis l'Acatenango et le Fuego, enfin – on sait qu'ils sont là derrière mais on ne les voit pas vraiment ! - l'Agua et le Pacaya. A l'ouest, il y en a deux: le plus haut d'Amérique Centrale, le Tajumulco (4220 m), à gravir absolument pour qui chasse « les plus hauts » édifices du genre, et son voisin à cheval sur la frontière mexicaine, le Tacaná (4092 m). On a tous hâte de rejoindre l'hôtel, ses commodités, avaler quelque chose de consistant, accompagné comme il se doit de notre chilien de prédilection. La journée est déjà bien avancée lorsque l'équipe, réduite, part se détendre aux sources d'eau chaude sur les pentes du volcan Zunil, à faible distance de Quetzaltenango.

Dimanche 7 décembre: le volcan Cerro Quemado

Celui-là est encore plus près de la ville. Son nom signifie « la colline brûlée ». Recouvert de pins dans sa partie supérieure, sa forme ne rappelant pas davantage celle d'un volcan que le décor d'un roman de Marcel Pagnol, il a tendance à passer inaperçu. Pourtant, c'est un complexe de dômes et de coulées à blocs, dont la dernière éruption date, comme déjà dit, de 1818. Donc autre sérieuse menace pour la ville voisine. Gagner le point d'observation usuel prend une heure. Exercice à peine acrobatique, pour qui ne souffre pas du dos. Accompagné de trois autres déserteurs, je renonce à la randonnée de deux ou trois heures à travers le chaos de lave prévue par l'organisateur. Il nous reste qu'à attendre le groupe en bas, au village, objets de la curiosité des indigènes. Heureusement, il y a le bus et ses sièges. Les autres revenus de leur Fontainebleau guatémaltèque, j'assiste de loin à une sorte de jeu de rôle pour amateurs volcanologues, consistant à mimer une basique recombinaison moléculaire, orchestrée par Thierry, sous les yeux vitreux d'une couleuvre de près de deux mètres de long stupidement occie quelques instants auparavant, je ne sais trop comment, par qui, ni pourquoi.

Lundi 8 décembre: plongée dans l'océan tropical

Nous allons descendre d'environ 2000 mètres vers la plaine pacifique (notez bien que c'est autant que la différence d'altitude entre le sommet du Gornergrat et



Zermatt) appelée *La Costa*. La route descend de Quetzaltenango vers la bourgade de Zunil, située dans une vallée luxuriante, encadrée de collines escarpées et bien sûr du volcan Santa Maria, puis vers une campagne de plus en plus tropicale jusqu'au carrefour d' El Zarco, sur la *Carretera al Pacífico*. C'est la « grande route rapide » qui relie parallèlement à la côte, entre 20 et 40 km, la frontière mexicaine à la frontière salvadorienne.

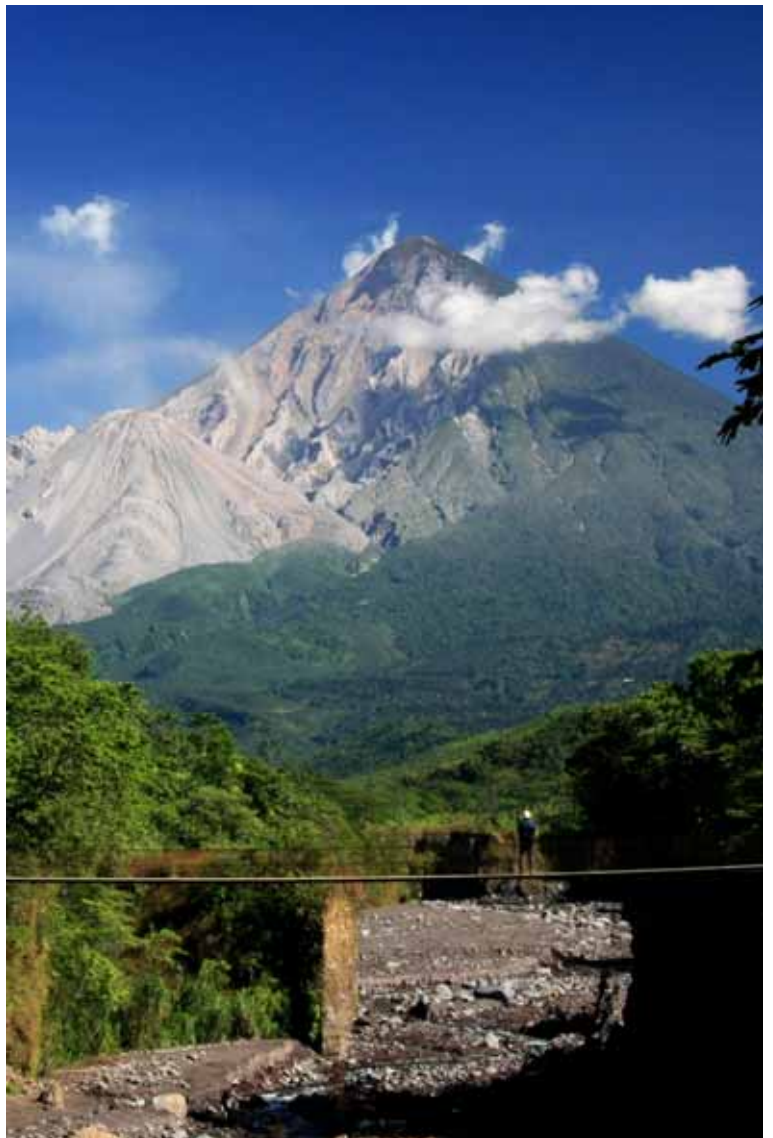
Notre première visite est pour le village, ou ce qu'il en reste, d' El Palmar, détruit par des lahars du Santiaguito. Une passerelle suspendue domine un ravin profond d'une quinzaine de mètres, véritable toboggan pour les coulées de boue en cas de pluies abondantes. En route vers la plantation de café où nous allons manger, un beau panache immaculé s'échappe du Santiaguito, nous obligeant à un arrêt impromptu. L'entrée du domaine privé, appartenant à un français d'origine américaine, est bien sûr gardée. Sitôt franchie son enceinte, la propriété est d'une propreté exemplaire, véritable parc patrimonial, aux multiples essences végétales. Marc nous accueille par un discours sur ses origines et l'histoire de son domaine, auquel il voue toute son énergie et son enthousiasme. Les dernières années, il a été contraint, pour survivre économiquement, de diversifier sa production, étant donné la chute du prix du café depuis l'émergence de marché vietnamien. Ainsi s'est-il lancé dans la banane séchée, la culture d'ananas, le miel et d'autres spécialités du pays.

Le repas que sa femme nous propose après la visite de la plantation – un petit côté Ballenberg avec cependant des travailleuses et travailleurs pas né-

cessairement là pour la circonstance sur une terrasse agréablement ombragée, vient à point, arrosé de délicieux jus de fruits. Les 4x4 sont en retard, peu importe – à part qu'il en manque un – pour nous conduire à notre emplacement de bivouac sur les pentes du volcan Santiaguito, distant de deux km horizontaux du dôme actif. Là aussi, il faut montrer patte blanche pour entrer dans l'immense domaine*, subdivisé en *finca*, où la culture de la banane a pris en bonne partie le dessus sur celle du café *Arabica*. La route forestière atteint en degrés une raideur affolante, surtout pour des pick-up chargés des sacs et de leurs propriétaires, au nombre invouable. L'un des deux rend les plaques, reportant encore sa charge sur le survivant. Étonnant comme le chauffeur laisse descendre son régime (moteur pas bananier) à pas loin des mille tours, alors que le couple s'effondre. Ça fait mal aux oreilles d'entendre un moulin peiner pareillement.

Nous sommes à poste, tentes montées, quelques instants avant une ondée nous faisant craindre l'inondation de notre bivouac. Daniel s'empresse d'endiguer un flot potentiel en ravivant énergiquement à coups de pelle une canalisation grossière, judicieusement placée en travers du chemin et envoyant son contenu vers une sorte de fosse de décantation, le tout en amont bien entendu ... ! Peine non perdue mais vaine, puisque le beau temps revient sitôt le travail

[*Des centaines d'hectares, avec villages, écoles, etc. Nos noms figurent sur une liste à remettre au gardien et le chauffeur doit laisser en gage son passeport ou permis de conduire.]



L'imposant complexe volcanique Santa Maria-Santiaguito depuis El Palmar



Récolte du café



accompli. Chacun se met alors en quête d'un cadre pour tenter des prises de vue nocturnes, tandis que la soupe se prépare sous la tente à coupole nous servant de réfectoire. Quelques opiniâtres vont s'approcher un peu plus de la base du cône du Santiaguito, sans pour autant disposer d'un point de vue meilleur que celui que nous atteindrons demain, situé à trente minutes à pied du campement.

Mardi 9 décembre: le Santia dans tous ses états

Le volcan semble bien disposé. C'est la ruée vers les hauts, plus près de toi mes yeux. Surtout ne rien rater, la lumière est trop belle. Pareil spectacle n'attend pas: toujours ce dôme *El Caliente* en éruption vulcanienne, itérative. Je ne peux m'empêcher de portraiturer ces veinards, dont je suis, au troisième rang de la plus vaste aula qui soit, face à la création permanente de notre monde. A la fois si puissante et fragile. Des amis, à l'Unzen, tellement croyants sans doute en une force divine sans égale, en ont perdu la vie le 3 juin 1991... Bon, je m'é gare. Alors tachons de ramener de ce pèlerinage autant d'images que possible, belles comme des cantates de musique sacrée.



Dôme du Santiaguito depuis le SSW



La pulpe du café sert d'engrais

Tout en haut à droite du panorama, l'endroit de notre bivouac, trois jours plus tôt, deux mille mètres au-dessus. Trois points de vue différents, de quoi garder en mémoire une vision stéréoscopique du phénomène. Mais il faut bien partir. La « désescalade » paraît longue, d'abord jusqu'au camp, rapidement pacté, puis, en partie à pied pour les uns, perchés sur le pick-up pour les autres, jusqu'au lieu de rendez-vous avec le second 4x4. Notre bus « Turismo » nous attend au restaurant de midi, bagages de réserve sur le toit et nos achats-souvenirs de la



Photo R. Brandalise



Sommet dôme du Santiaguito



plantation rangés tip top. Pareille efficacité fait plaisir. On est suisse, quoi, et même de ce côté-ci de la Sarine !

Par la route du Pacifique, suivie une centaine de km, nous goûtons à la chaleur humide de la côte, distante de quelques dizaines de km. Le trafic est intense, tout dépassement hasardeux. D'énormes trains routiers de canne à sucre convergent vers une usine de traitement, signalée par cinq cheminées crachant force fumée noirâtre. Nous échangeons le « Turismo » pour un de ces rutilants vieux bus, déjà cité, retailé, annoncé « 4x4 », qui va nous hisser au pied SW, c'est-à-dire à une distance tout de même de sept km environ du Fuego, pour notre ultime nuit sous tente. Accompagnés à nouveau par une voiture de flics. La piste est cahoteuse, mais sans difficulté. Passée une heure, nous traversons le rio Taniluya, presque à sec (mais souvent ravagé par des lahars aussi dévastateurs que soudains en période de pluies abondantes), juste avant de traverser le village de la communauté *Morelia*. Très haut en couleur, surtout le jour tombant. L'observatoire de l'INSIVUMEH (*Instituto Nacional de Sismologia, Vulcanologia, Meteorologia y Hidrologia*) est à une lieue de là, et l'emplacement de notre campement 500 m plus loin.



Eglise de Panimaché



Observatoire de l'INSIVUMEH au Fuego





Aube sur le Fuego



Photo H.Sthioul



Photo H.Sthioul

Commence alors une courte nuit d'observation, pour les plus tenaces, équipés de trépied, objectif « lumineux » et capteur ultrasensible. Vous avez dit reflex ? La concurrence s'annonce rude ! Prière de ne pas utiliser le flash au voisinage d'une pause B. Merci ! La pleine lune est presque au rendez-vous. C'est dire si le champ de canne à sucre au premier plan va rendre son vert, le volcan son gris, le ciel son bleu, alors que 3000 m plus haut, le dôme du Fuego explose en éruptions vulcaniennes. En numérique, l'avantage est de connaître le résultat tout de suite. Pour l'incandescence, se reporter aussi à l'image du Klyuchevskoy (Kamtchatka) parue dans le bulletin SVG de décembre. Ensuite au lecteur de juger. La ceinture de feu du Pacifique à ses sémaphores. C'est tellement prenant qu'on en oublie les piqures de moustiques. Gare à l'anophèle femelle ! Parce que dans ce pays, la prophylaxie médicamenteuse n'est pas selon l'OMS l'attitude recommandée contre le paludisme, contrairement à l'Afrique. Ce sera six mois de quarantaine avant la prochaine visite au Centre de Transfusion !



Mercredi 10 décembre: le circuit est bouclé

Le jour levé, en l'espace d'une heure et demi, le volcan s'envoie en l'air encore quatre fois, en puissance variable. L'une d'elle, accompagnée d'une pluie de cendres, projette des blocs à plusieurs centaines de mètres de la bouche, en une parabole bien visible sur les photos. Son panache prend en quelques minutes une forme fantasmagorique, avant de disparaître dans les nuages. Au milieu de la matinée, nous partons à pied rejoindre l'observatoire de l'Insivumeh (1120 m). Un détecteur de SO_2 est pointé vers le sommet, enregistrant les valeurs sous forme graphique en continu. A l'intérieur, Roberto, le responsable de l'Institut, nous présente une vidéo impressionnante d'un lahar en train de grossir, prise pas bien loin du village. Un joli croquis de la région montre bien la position de Panimaché, où nous nous trouvons, et de la communauté villageoise en aval, encerclées par deux rivières descendant du volcan. Brrrr !

Notre bus *Esmeraldor* se fait attendre. Il arrive tout pimpant, bientôt suivi des gendarmes. On peut rentrer. Au village, c'est jour de lessive ! Ça sèche partout, en guirlandes multicolores, côté cour et côté jardin. Quel monde on attire, des gamins évidemment. Vraiment pas l'impression d'être en danger de quoi que ce soit. Mais bon, il y a eu pas mal de précédents et ce sont les ordres. Le tourisme est en tête des ressources de la nation (je crois l'avoir déjà dit). Donc retour à l'hôtel « d'échange » (de véhicule), où nous allons manger. Ensuite, reprenant la *carretera al Pacífico* puis contournant par l'ouest Escuintla, ville de 120'000 habitants, on peut remonter vers Antigua, le Fuego et l'Acatenango dans les nuages à notre gauche. Ainsi la boucle est bouclée. Et retrouver le charme de notre hôtel *Posada del Hermano Pedro* sera un vrai bonheur. Un dos coïncé, ça n'abdique pas dans un tape-cul tressautant sur la moindre aspérité d'une route de campagne.

Jeudi 11 décembre : Antigua un jour ...

Ravis de s'y retrouver pour quelques heures encore. Le temps est meilleur qu'à « l'aller » et ce matin tous les volcans émergent des brumes, dont le Fuego à l'humeur variable. Enfin le soleil éclaire les ruelles, si pittoresques. Du toit de l'hôtel, au même niveau que toute autre construction, à part les églises naturelle-





ment, la vue est parfaite. Plusieurs sont en ruine, ajoutant une touche de gravité et de nostalgie à ce qui paraît être un riche décors de film, de théâtre ou de BD ! La moindre bâtisse lépreuse à acheter est hors de prix, nonobstant les contraintes drastiques en matière de rénovation. Ça me rappelle les quelques ruines encore « à prendre » sur les rives du Bosphore en Turquie. Les nouvelles fortunes

de la mondialisation s'accrocheront-elles de ces exigences ? Ici bien plus qu'ailleurs, l'épée de Damoclès pourrait retenir la race pernicieuse des spéculateurs.

Chacun fait sa tournée au marché, dénichant les ultimes souvenirs. L'équipe au complet se réunit pour manger dans un resto donnant sur la place centrale, avant de reprendre le bus pour Guatemala City. Quelle effervescence ! Buildings et masures se côtoient. Opulence et survie. Enceintes barbelées, clôtures de tôles, murs miteux... L'espace commun est la chaussée, encombrée, aire de toutes les audaces, excès et désolations.

Nous allons visiter l'Insivumeh, situé à deux pas de l'aéroport, où l'on retrouve Roberto. La technologie est bien là, avec ses écrans, ses sismographes, etc. Tiens ! Les bulletins de la SVG occupent une part de bibliothèque.

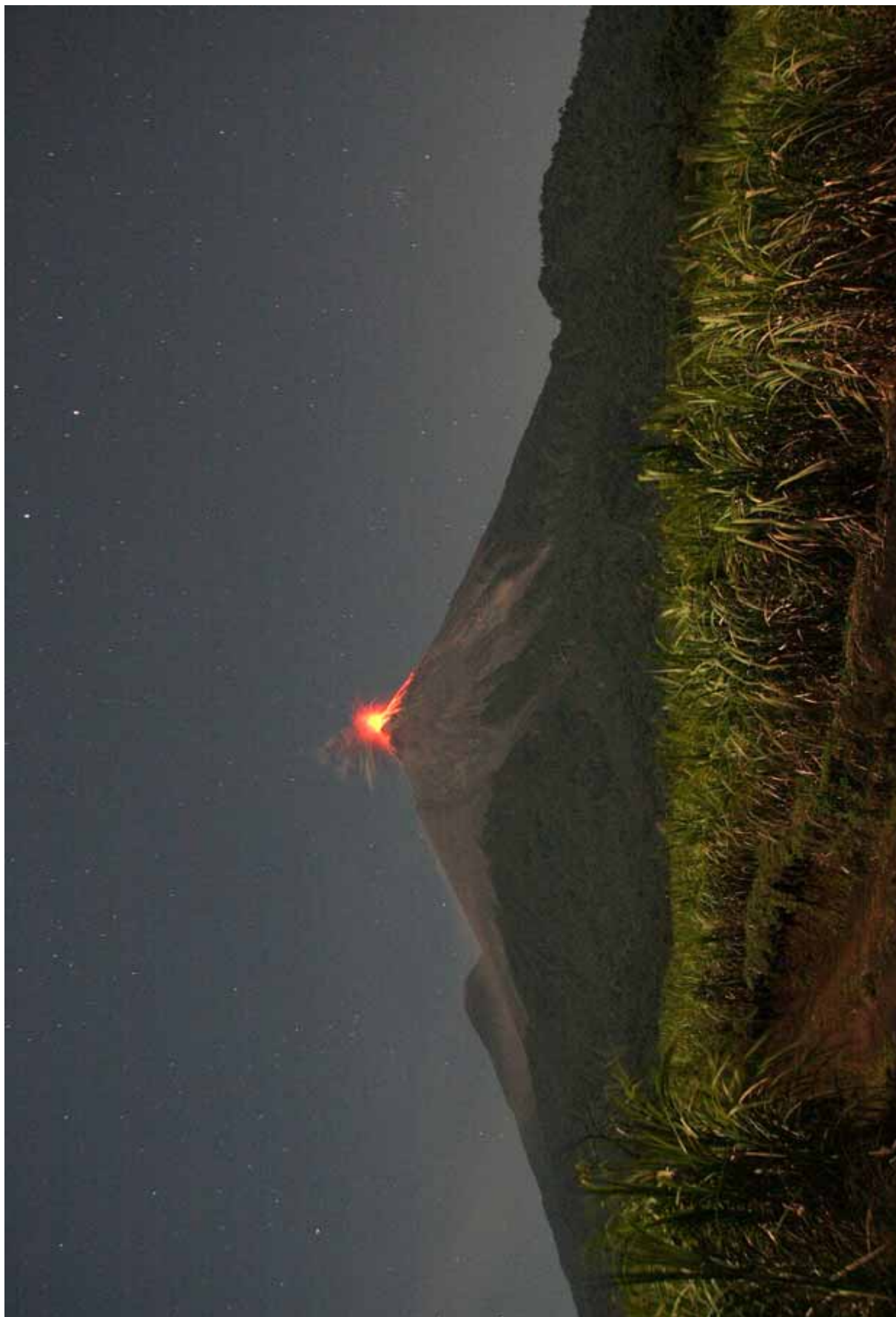
Emmanuel, l'homme de confiance de Thierry, s'annonce très intéressé à sa lecture mensuelle (Hervé saura arranger ça, je pense). Ce garçon, vif, intelligent, agréable, dévoué, érudit, accumule toutes les qualités d'un excellent guide. Voilà, je vous laisse, notre grand oiseau blanc est là, rayé d'orange et jaune, pointant son cockpit au soleil couchant, tandis que la pleine lune s'élève à l'opposé. Quelque part entre les deux, devinez quoi, une colonne d'encre ... du Fuego ■



Thierry Basset, géologue, organise et guide à nouveaux en 2009 le **voyage** Volcans au pays des Mayas (Guatemala) du 21 mars au 3 avril 2009.

Des informations supplémentaires peuvent être obtenues auprès de Thierry Basset, Route de Thonon 259 B, 1246 Corsier, tél. 079 385 71 77, e-mail tbasset@vtx.ch et sur le site www.thierrybasset.ch.





Nuit au Fuego, décembre 2008



*Explosion sur le dôme du Santiaguito depuis le
sommet du Santa María, Guatemala décembre 2008
© J.M. SEIGNE)*